

**AGNES SIEGWART**

Du même auteur

**Palissandre** -Roman - **GUNTEN** 2004

**Les évidences** - Nouvelles - **GUNTEN** 2016

**Rhett** - Roman - **GUNTEN** - 2017

# Un 24 décembre

**GUNTEN**

Couverture : ©Depositphotos Inc./joyart  
Droit licence : № 96383976

© GUNTEN, 2018  
<http://www.editionsgunten.com>  
ISBN : 978-2-36682-198.7

*Sous notre plume nos vies sont toutes de purs clichés.  
Comment trouve-t-on encore le courage d'écrire ?*

*Arthropode silencieux, le destin Pusillanime fait sa  
toile dans le coin d'un mur.*

*Il tisse et trame sournoisement...*

*Araignée, chirurgien, couturier, probe ou apocryphe,  
il piège, il manipule, coud et recoud.*

*Fatalité, coïncidence, du soir, du matin, ou opiniâtreté  
du temps, des temps, espoir ou chagrin, pluie, neige,  
orage, froid, chaleur, présent, passé composé ou simple,  
moins ou plus que parfait, futur antérieur, il fixe inéluc-  
tablement des rencontres dans les dolines creusées par  
la constance de ses intrigues.*

*Un 24 décembre, il réunit à leur insu, trois femmes :  
Solène, Bérengère, et Anna, anastomose brillante, dont  
lui seul a le secret ;*

*Désormais, ce jour-là, elles soufflent une bougie par-  
ticulière... Fumée et cire en engramme sur un papier plu-  
tôt déchiré...*

*Anna, écoutant un jour Solène, son amie, se livrer,  
passant du rire aux larmes, idiolecte même de la vie qui*

*s'exprime, pensa que ce qu'elle entendait méritait d'être transcrit.*

*Envers et contre la trahison, l'infidélité et les transfuges de l'écriture, pour la vérité et la pudeur, les mots retenus; choisis peuvent prétendre se rendre à ces rendez-vous que donnent parfois les souvenirs aux crayons.*

*Une fois passées les frontières de la pensée, après avoir décliné identité et authenticité, ils ont la permission de voyager des vies aux cahiers. Les lignes des unes rejoignent les lignes des autres.*

*Celles de Solène demandaient qu'on s'y attarde, appesanti utilisé pour attirer et découvrir avec quelle magnitude ce fameux destin frappe, et avec quelle précision, il va resserrer les liens fatals entre Anna, Bérengère et Solène...*

Solène

- 1 -

Si pour la plupart, Noël blanc comme neige est le plus beau des traités de paix, pour Solène il ne fait que camoufler les taches rouges sur la plaine de la bataille.

Il blanchit la vie comme on blanchit l'argent sale.

Maintenant, ce soir-là, ce matin-là, depuis un certain temps, malgré les exhortations de Solène à les repousser, ses malheurs sont agacés et leurs souvenirs, jusque-là en garnison, se rangent et attaquent.

Vaincu sans résistance, son cerveau, déclaré zone occupée, prend l'ascenseur de la «tour infernale». Attelage de sa vie, il décolle en brinquebalant pour un pèlerinage plutôt chaotique.

On vérifie la précision et la force de l'impact qu'a l'enfance sur l'avenir en la comparant à celui du soleil sur la peau. Selon sa volonté, mais aussi l'usage que l'on en fait. Il colore ou non, brûle, sublime, enlaidit, durcit, vieillit ou même guérit.

Très tôt, l'ascenseur au plus bas, il fallut au nouveau-né qu'elle était, l'air de la montagne. Un besoin vital d'altitude lui fit commencer le voyage par une remontée brutale mais providentielle grâce à des parents «adoptionnels» qui l'accueillirent avec toute la chaleur nécessaire.

Réanimée par les bienfaits de leur amour et de la nature environnante, Solène pouvait rentrer chez elle assez revigorée pour tout affronter.

Quand tout petit on entend parler de soi comme d'un accident, on sait très vite que la vie sera faite de collisions, de cris, de blessures. Destin au fer rouge annoncé. Comme elle était «une brunette» elle était «un accident». En revanche, cette mise en condition si précoce, l'enveloppa d'une sorte de carapace qui, tout en la protégeant, affûta ses sens tel un petit animal.

Minuscule satellite décroché d'un frottement de planètes, navire échoué sur une plage glacée et hostile, elle avait saisi qu'elle était non seulement le fruit d'une maladresse de ses parents, mais qu'elle en était aussi le pépin. Pépin qui arrivait dans le pétrin où son père plongeait voluptueusement ses mains, les faisant aller et venir, d'abord lentement, puis rapidement, comme s'il donnait des fessées, à une pâte, qu'il ressortait douce et façonnée, pour devenir le seul objet qu'elle emporterait sur une île : un pain.

On l'avait mise, elle aussi bien sûr, avant son arrivée sous la protection d'un saint ; ainsi, sans rémission elle allait se prénommer Dominique. L'éventualité que leur erreur soit couronnée par la naissance d'une fille, n'avait même pas été envisagée.

Malgré tout, devant la découverte désabusée de son sexe, on eut un petit élan de générosité en pensant l'appeler tout de même Catherine. Mais la charcutière du village les avait devancés. Sa fille, née le même jour qu'elle, lui volait déjà quelque chose. Son prénom lui était étranger. Elle ne parvenait jamais à y répondre comme si l'on s'adressait à quelqu'un d'autre. Cela n'engendra aucun phénomène métaphysique : elle se mit simplement et résolument à le détester, jusqu'à ce qu'elle put en changer se le choisissant elle-même.

Elle pensa que Solène lui convenait tout à fait.

Parallèlement naquit en elle un amour immense pour la nature et la campagne. Elle commença très vite à y puiser ses forces.

La campagne franc-comtoise est une œuvre d'art, un mélange harmonieux de matières, de couleurs et de musiques.

Un abri, avec des petits coins partout où l'on peut cacher son prénom avec son amertume. Ses arbres qui gonflent chaleureusement le tronc, où l'on se régénère, quand on les entoure d'affection. Et dans ses cours de fermes en hiver où, du temps de son enfance, les pas craquaient dans la neige, trouée des petits grains jaunâtres jetés aux poules. Par les portes des écuries restées ouvertes, les effluves sortaient réchauffer le dehors, et dès cinq heures du soir, le reflet des lueurs pâles des plafonniers, dansant avec celle des flammes des feux de cheminée ou des poêles, était une invitation au goûter.

Cet ensemble d'ombres, de lumières, d'odeurs et de bruits, faisait de ces lieux un royaume. Aujourd'hui, elle

recherche encore cette sensation en jetant un œil discret sur l'intimité des intérieurs, par les fenêtres éclairées dans les villages en décembre.

Elle avait en mémoire pour les printemps et les étés une saveur différente, parce qu'elle les passait dans un autre environnement tout aussi protecteur, mais toujours loin de ses parents. Sa santé un peu souffreteuse de citadine leur donnait la raison, bien fondée, de l'envoyer de nouveau profiter de l'air des plateaux du Haut-Doubs, pendant qu'eux et ses trois frères, Pierre, Rémi et Jean, se rendaient à l'île d'Oléron ou ailleurs. Honnêtement, elle n'en éprouvait aucun ressentiment. Ces saisons-là lui réchauffaient le cœur car elle y retrouvait, elle, des êtres aussi chers qu'indispensables.

Germain et Honorine devenaient cette nouvelle famille, saisonnière et bienfaitrice.

Elle faisait très bien la nuance, et l'affection qu'ils lui portaient, doublait son armure coté peau de flanelle douillette et soyeuse.

Ce système de vacances était également le cas d'une dizaine d'autres enfants, et la joie qu'ils éprouvaient de se revoir était chaque fois plus grande, une fête que d'apercevoir les voitures et les petites silhouettes en descendre en courant.

Le Haut-Doubs était magique.

Quel enfant n'est-il pas allé à la cueillette des pissenlits dans l'herbe drue des pâtures nourricières. Régal des lapins, ou mieux si on les trouvait dans les taupinières, ils devenaient la base de salades délicieuses. Honorine les accompagnait de lardons.

Et combien Solène et ses amis, les joues toutes rouges par l'air pur, arrivaient en riant, fiers de lui présenter leurs paniers pleins.

Solène, alias Dominique, prenait garde de ne pas se laver les mains tout de suite, tant elle désirait que cette terre pénètre dans sa chair.

Sculpture de terre crue vivante.

Sang de ses ruisseaux. Eau de ses veines.

Vie rythmée par le chant du coq, par les clochettes des vaches dans les champs, par les heures sonnées au clocher du village.

Levées de granges et tuyés où l'on fumait la viande, garantissaient aux fermes isolées une allure généreuse et solide, une fois patte blanche montrée à leurs occupants.

Les enfants avaient tous les droits s'ils respectaient les mesures en vigueur, et s'ils étaient réceptifs à l'enseignement des valeurs de l'époque. Germain et Honorine possédaient les mêmes principes d'éducation que ses parents et le silence imposé à table leur valait de sérieux fous rires.

L'oreille religieuse que les adultes prêtaient aux informations diffusées à la radio, et plus tard à la télévision au moment des repas, avait aux yeux de ces enfants une certaine analogie avec la messe du dimanche.

Cependant, le mécontentement de Germain devant le mutisme de Solène lorsqu'il s'acharnait à l'appeler Dominique, lui rappelait à chaque fois une scène étrange avec son père.

Encore aujourd'hui, elle ne sait comment la qualifier, drame ou comédie. Elle la revoit, elle la revit. Elle s'évertue à ne pas prononcer Papa, en s'adressant à lui, elle

mange ses lèvres comme pour retenir le mot qui se transforme, invariablement, en «p'pa». Devant sa colère, elle reste silencieuse et regagnant sa chambre, se rue sur sa poupée préférée, la fessant brutalement, lui exigeant de dire bonjour papa !

Puis pour oublier cette scène, elle va saliver devant les verrines de confiture de framboises, framboises que le petit groupe était allé chercher lui-même dans les taillis. C'était encore une autre partie de plaisir que d'écarter avec bravoure les buissons épineux, sous lesquels, les petits fruits rouges se cachaient en les narguant. Celui qui revenait le plus égratigné par les ronces était le plus vaillant et Solène lui laissait volontiers cette prise de pouvoir. La souffrance, sous toutes ses formes, lui faisait déjà horreur. Les gens, parfois, y trouvent certaines vertus ou la jugent nécessaire : elle ne partageait pas du tout cet avis.

La dignité de sa mère, dont la grand-mère était la petite-fille du duc de Val, aurait pu lui ouvrir la voie, à ce titre, tout supporter ou presque, avec honneur et courage. A voir sa passivité devant le lit où reposait son père défunt, on aurait pu penser que cette leçon de maintien avait été enregistrée. Dominique avait neuf ans, et le fait est qu'elle ne réalisait pas du tout ce qui arrivait.

A cet âge-là, pas avertie, elle se faisait une représentation très figurative de la mort.

Le rideau s'ouvrait sur une créature effrayante, en habit noir, le teint pâle, décharnée, elle se penchait sur le lit de son père endormi et le touchant de ses doigts, démesurément longs et maigres, le transformait à son image.

Ce spectacle lui donnait une définition caricaturale et enfantine de la mort, méchante sorcière ou spadassin fantôme, elle revint, souvent, faire de ses rêves, des cauchemars.

Elle ne pesait pas le poids de l'absence, mais elle eut peur et plutôt très froid, quand on lui fit l'embrasser sur le front.

Naïvement, Dominique se demanda comment la mort pouvait vivre ! Elle comprenait en tout cas que sa vie à elle allait changer et que son papa était désormais pour toujours en elle. Elle sentait cela comme s'il lui avait tatoué le cœur avant de partir. Il allait au ciel, et elle regarda machinalement, vers le haut.

La mort défigure les êtres qu'elle désintègre d'un souffle malodorant mais leurs âmes volatiles et parfumées s'échappent pour vite venir reconforter les êtres chers qui restent. La mort est le surnaturel nébuleux, plaqué au sol par l'irréversible, terrassé par l'impuissance, délimité par les souvenirs et l'amour.

Prenant à témoin sa poupée préférée, la petite Dominique alias Solène marmonnait Papa, Papa...

Deux mois plus tard, dans son lit, tous les soirs avant de s'endormir, elle pleurait...

Oh combien, elle a pu détester cette blouse violette, qu'on lui avait confectionnée pour l'école ! Ce Nylon endeuillé était glacial, raide et bruissant.